

Georges Henry Chakkour

Dahesh
La Rencontre
(ou L'effet Daniel)

Éditions JEUNE LÉVRIER

Droit de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. Toute traduction, représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur et de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par **la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.**

© Georges Henry Chakkour

La Rencontre

(ou L'effet Daniel)

– Qu’as-tu ?!... Tu me regardes soudain d’une drôle de façon, Philippe.

– Rien... Je pensais à ce que tu viens de me dire... C’est vraiment étrange !

1

*Dans la cabane d'un jeune homme,
à Béthanie, il y a deux mille ans...*

– **O**ui, c'est Nathanaël qui me l'a confiée sur son lit de mort, deux nuits avant de clore les paupières. « Je te laisse ce que j'ai de plus précieux au monde, m'a-t-il dit. Porte-le en souvenir de moi. Ce n'est qu'une fraction d'étoffe, mais elle vient de sa robe, et c'est béni. » En ce temps-là, j'étais bien petit, Philippe ! Mon père me prenait avec lui dans sa barque pour me soustraire à l'influence de mon frère. Alors que nous avions franchi les grosses vagues de la côte, il m'expliquait, sans cesser de ramer : « Ton frère veut pêcher des adeptes à Jésus, tu sais, le fils du charpentier... Nous, fiston ! nous préférons le bon vieux poisson. C'est beaucoup moins compliqué que les hommes... et bien plus concret pour la bourse. » Crachant alors dans ses mains pour reprendre force contre les avirons (grinçant comme deux mouettes dans leurs tolets mouillés de flammèches d'eau et d'aurore), il ajoutait en clignant de l'œil avec malice « ... et bien moins néfaste pour l'estomac. »

– Je sais que tu n'as vu le Seigneur qu'une seule

LA RENCONTRE

fois, le jour de la « lapidation » dans le Temple. Mais en un sens, quoique goguenard, ton père a bien raison : les hommes sont de vrais requins envers ceux qui veulent leur bien. Ingratitude, moquerie ou indifférence, voilà la seule récompense des gens de bonne volonté. Ils font surgir le barbare de l'homme...

– ... comme la faim fait sortir le loup des bois ! Eh oui, je ne l'ai vu qu'une seule fois. C'était à Jérusalem. Il prêchait ce jour-là au milieu de la foule qui – telle une brebis languissante qui n'a point de berger, – le suivait dès la pointe du jour. Les Pharisiens, ces *chauves-souris* comme les appelait Nathanaël, en étaient bien furieux. Je me promenais avec mon père autour du Parvis, et je vous regardais de loin de derrière les colonnes. Subitement, je vois mon frère avancer d'un pas de géant et ouvrir deux bras immenses devant Jésus, comme pour créer un bouclier devant lui. Éveillé par ce geste, puis des visages blêmes sillonnant en toute hâte les corridors, je vis alors que dans la foule quelques-uns tenaient des pierres... Des bribes de mots, étouffant la voix de Jésus, m'arrivaient, sourds et menaçants. « Il blasphème ! » s'écria quelqu'un derrière moi. Puis dix, puis vingt, puis une centaine à la fois, l'un après l'autre courant sous les échafaudages pour ramasser des pierres : « À mort... ! à mort le Nazaréen... ! Pour qui se prend-il ? » lançaient-ils en levant le poing avec colère. Jésus, sublime au milieu de vous, s'avança alors à votre tête comme à la proue d'un navire que menace la tempête. À lui seul, il semblait une armée avec ses chars et ses nombreux archers sur le point d'affronter une attaque – un dieu de l'Olympe qui aurait jeté à terre son masque... !

– Ah, cher Daniel, quel moment ! Non, je n'ai rien oublié de tout cela.

– Et vous, pour le défendre, vous l'encerchiez toujours, rompant, reformant le cercle, gravitant autour de lui comme des enfants qui veulent protéger leur tente

GEORGES CHAKKOUR

d'une bourrasque. Il se tint enfin paisible au milieu de vous pareil à un écueil de granit quand, sur la côte, s'allume le phare au début de l'orage. J'ai alors couru vers lui pour le protéger de mon corps de huit ans. Mon père essaya de me retenir. Le pauvre ! je lui mordis les doigts et m'esquive comme un poisson saute hors des filets.

– Je m'en souviens, oui... Juste à ce moment, le Seigneur t'a regardé, puis il a regardé ton père en souriant, comme pour lui dire : « Laisse-le venir à moi sans crainte... »

– Oui, juste à ce moment ! comme si Jésus ne voyait plus que moi dans la foule. Comme s'il m'attendait pour me recevoir. J'ai alors déchiré ma tunique en me débattant contre mon père, et j'ai couru me blottir contre lui, magnétisé. À peine lui ai-je frôlé les mains et enlacé les genoux, Philippe, j'ai senti comme une lumière m'envelopper, chaude et capiteuse ! Lui, sans cesser de surveiller la foule, chercha ma petite main pour me soustraire au danger et m'abriter de la grêle de pierres qui s'annonçait. Il coula doucement ses beaux doigts dans les miens, les serrant à m'y enfermer l'âme, puis, d'un seul coup, il m'arracha en arrière. De la tête aux pieds je frémis encore au souvenir de ce toucher. Ô, Philippe, la sensation suave ! Quel langage, quel monde ineffable et plein de merveilles que la rencontre de deux mains... Nos doigts sont des anges capables de grands miracles !

Nathanaël était si fier de moi !

Mais soudain, il arriva cette chose étonnante qui atterra tout le Temple de frayeur. Tout blotti que j'étais contre lui, ma main emprisonnée dans la sienne comme dans un étau, et de l'autre restée libre, lui serrant le genou, Jésus disparut dans l'air comme par enchantement. Un rayon de soleil éclipsé par les nuages m'aurait alors moins surpris de conséquence et de vitesse

LA RENCONTRE

enchanteresse ! Rien... il ne restait plus rien devant moi que le silence nerveux de la foule étonnée, je ne sais quel vide écrasant, et la chaleur parfumée de sa présence disparue. Aussitôt la foule s'apaisa, foudroyée de stupeur. Les hautes colonnes du Temple elles-mêmes en réverbéraient l'émotion ainsi que les cordes d'une lyre... Quelques-uns cherchèrent encore Jésus, puis la foule finit par se disperser ; personne ne le retrouvait : Jésus s'était évaporé ! Effiloché dans l'air tel un son de cloche dans les lointains. Mon frère me prit alors dans ses bras et me dit : « Ne t'inquiète pas, ils ne peuvent rien contre lui... »

– Oui, je me souviens de cette scène comme si c'était hier. Mais je puis te révéler une chose bien plus surprenante encore, et qui ne laisse pas de nous frapper d'étonnement. Ce n'était pas Jésus qui était avec nous au Temple, c'est-à-dire pas vraiment lui. Comment t'expliquer, Daniel ?... Écoute, tu vas me comprendre. Quand nous le revîmes quelques heures plus tard à la brune, Jésus avait comme perdu mémoire de l'incident – comme s'il se fût agi d'un autre homme que lui. Ceux qui l'accompagnaient nous écoutaient avec étonnement (lui aussi nous écouta perplexe, mais il garda le silence, détournant le regard vers l'horizon). « Mais qu'est-ce que vous nous racontez là ? ne cessait de s'exclamer Pierre. Nous étions tout ce temps avec lui, ici même. » Daniel, ni Pierre ni les autres disciples ne l'avaient quitté d'une semelle. Très intrigués, nous voulûmes le questionner, mais nous savions bien qu'il n'allait pas nous répondre. « Un jour viendra, nous dit-il en voyant les points d'interrogation dans nos yeux, où ces mystères vous seront dévoilés. » Et Jésus nous recommanda sévèrement de ne souffler mot à âme qui vive. C'était la première fois que son pouvoir d'ubiquité matérielle se manifestait à nous aussi clairement. C'était, comment dire ? comme si le Seigneur pouvait être en deux endroits

GEORGES CHAKKOUR

différents, et au même moment... Étrange phénomène, n'est-ce pas ?

– Au même moment et à la même minute ?...

– Oui, exactement, au même moment et à la même minute. C'est totalement fou de le croire, je le sais, ça a l'air absurde ! Mais voilà, les choses sont ce qu'elles sont, je n'y peux rien. Ce jour-là, alors qu'on cherchait à lapider son fantôme, Jésus était partout sauf au Temple avec nous, et pourtant... il y était.

– C'est absolument bouleversant ce que tu me racontes là. Regarde, tu me donnes la chair de poule !

– La seule explication possible, c'est qu'en cas de nécessité majeure, un ange venait sur Terre, empruntait sa forme un moment afin de l'aider dans sa mission, puis disparaissait sans laisser qu'une trace douteuse. Quant à savoir pourquoi cet Esprit prenait ainsi la forme exacte du Maître, agissant à l'insu de toute attention humaine, et même à celle de Jésus – car, n'est-ce pas, tu allais me poser la question – là, je t'avoue mon ignorance... Mais parlons d'autre chose, veux-tu ? Cela me déroute autant que toi. Et toi, mon cher Daniel, dis-moi donc, qu'as-tu fait de bon depuis tout ce temps qu'on ne s'est pas revu ? Cela fait combien, cinq, six ans déjà ? On m'a dit que c'est toi à présent qui t'occupes de tout ici.

– Oh ! je n'ai pas fait grand-chose... j'ai simplement continué sur la lancée de mon père. Nous avons une nouvelle barque, tu l'as vue tout à l'heure ; on a vendu l'ancienne et acheté deux nouveaux filets.

– Tu aimes bien la mer et la pêche !

– On peut dire que je suis né dans une barque : j'ai poussé sous les avirons telle une vague au milieu des vagues ! J'aime la mer et la pêche autant pour le métier que pour le plaisir.

– Ton père m'a accueilli avec quelque froideur. Je crois qu'il a peur que je ne sois venu lui troubler la maison. Il doit craindre mon influence autant que celle

LA RENCONTRE

de Nathanaël.

– Toi et Nathanaël... Ah ! vous étiez comme deux frères nantis d'une seule et même âme, et tout ce qui « est » Nathanaël me manque. Ne me prive donc plus de toi, Philippe, je t'en conjure. Et point ne fais attention à mon père : crois-moi, dans son cœur il te sait gré d'être venu nous rendre visite après tout ce temps. Il a beau feindre, j'ai lu une larme de joie secrète dans sa moue. Eh oui, malgré son regard grogneur, il sait combien tu aimais Nathanaël...

– Il n'a pas beaucoup changé.

– Comme la mer... Mais explique-moi donc Philippe, car cela m'intrigue énormément : l'ange qui venait sous la forme de Jésus, avait-il aussi le même cœur d'homme que lui, je veux dire la même âme ? Car, je ne comprends pas ! Mais avant de me répondre, dis-moi, toi, quel bon vent t'amène à Béthanie après une si longue absence ? À quel bon zéphyr devons-nous le retour de notre mouette vagabonde ?

– Oh ! c'est trop de questions à la fois. Oui certes, mon petit Daniel, un vent agréable me ramène chez vous. Ça, tu peux le dire.

– Alors je t'écoute...

– Tout à l'heure... Quant à savoir si l'Esprit qui se manifestait sous les traits humains de Jésus et Jésus lui-même ne faisaient qu'« un »... probablement oui. C'est un peu comme si ton ombre prenait ta place et toi la sienne. Mais en vérité Jésus n'a pas beaucoup clarifié cette question. Disons que c'est un de ces mystères qui ont besoin de mûrir longtemps dans les caves du temps avant d'être appréciés à leur juste valeur, tellement ils nous semblent ambigus et complexes. Un jour, cependant, Jésus nous a confié qu'un Consolateur envoyé de sa part viendra au monde nous expliquer ces choses.

– Un Consolateur ?

– Oui, le Paraclet ! Son « Témoin », ou « Al-

GEORGES CHAKKOUR

Châhed » comme il se plaisait à le répéter... Jésus a même fait allusion à son nom... ou plutôt à une sorte d'adjectif qui le qualifie !

– Et c'est... ?

– Ah ! ça je l'ignore... je sais seulement qu'il doit venir à la fin des temps pour nous clarifier ces choses.

– Nathanaël le savait... ?

– Ce nom ? j'en doute fort. Personne ne le savait, pas plus Nathanaël qu'un autre !

– Mais lui, Jésus, parle-moi encore de lui. Dis-moi pourquoi, bien qu'il soit mort sur la croix à Golgotha, par ordre de Ponce Pilate, il y aura bientôt sept ans à la Pâque prochaine, j'ai toujours l'impression que je vais le revoir... Oui, un beau jour, comme ça !

– ...

– Qu'as-tu ?!... Tu me regardes soudain d'une drôle de façon, Philippe.

– Rien... Je pensais à ce que tu viens de me dire... C'est vraiment étrange !

– Eh bien, Jésus, parle-moi encore de lui. A-t-il donné tous les signes, les miracles et les prodiges que me racontait Nathanaël ?

– Plus que ne peuvent contenir nos parchemins... À l'âge de douze ans déjà, nos grands docteurs de la Loi juive eux-mêmes l'appelaient avec une certaine fierté « notre Bien-Aimé Docteur ».

– Mais ce sont eux pourtant qui l'ont crucifié...

– Oui, ils ont adroitement fomenté sa perte – un procès ignominieux qui l'a conduit à la croix, – rejetant la faute sur Pilate, Pilate sur Hérode, et l'ombrageux Hérode sur le fanatisme des Pharisiens. Mais tous ces maudits ne savent pas que cet homme est né au-dessus des lois de la vie et de la mort, et... qu'il est encore, à cette heure même, plus vivant que jamais.

– Tu veux dire réellement vivant ? Comme toi et moi ?

LA RENCONTRE

– Plus que ne peuvent l’espérer ceux qui l’aiment ! Écoute bien ce que je vais te dire, Daniel, et garde-le bien caché au fond de ton cœur, car peu de gens savent ce que je vais te révéler : Jésus n’est pas mort sur la croix ! Hérode et Pilate l’ignorent, et jusqu’à ce jour n’en ont aucun doute... Crois-moi, ce n’était pas vraiment lui que les soldats romains ont crucifié. Non, ils ne l’ont pas réellement tué ; de même que ce n’était pas Jésus, mais son fantôme, qu’on a cherché à lapider dans le Temple. Souviens-toi, Daniel, de sa disparition soudaine, alors qu’il te tenait la main, serrée dans la sienne comme dans un étau. D’ailleurs, Nathanaël a dû te le dire, même quand on meurt, on ne disparaît pas tout à fait, à plus forte raison celui qui a ressuscité Lazare, ne peut mourir.

– Pour une fois sois moins ambigu, Philippe. Tu veux dire que Jésus est encore vivant ?! Physiquement vivant ? Qu’il a ressuscité de la mort comme Lazare ?!

– Doutes-tu qu’il le puisse ?

– Je ne sais pas, Philippe... la mort de mon frère m’a fait douter de beaucoup de choses, de la vie, de la mort... Je doute de l’existence ! Je doute de la mienne, je doute si je suis en ce moment ! Je doute si mon frère a jamais existé... Mourir ? qu’est-ce que vraiment mourir ?... Meurt-on à la vie comme on meurt à l’existence et à l’être ? Meurt-on à soi-même ? Il vaut mieux ne pas y penser, je le sais. Des fois, en regardant la mer, l’idée absurde de la mort me précipite dans un vertige sans fond. Et qu’est-ce que « mourir » pour un prophète ? Abraham, Moïse, Jacob, sont-ils mortels comme nous, poussière qui retourne en poussière, ou sommes-nous immortels comme eux ? – Que peuvent être ces plaines mystérieuses pour celui qui commande au tombeau ? – Et pourquoi exister s’il nous faut mourir un jour ? Ah ! il fait soudain froid ici... dis, quel secret que cesser d’être, hein, Philippe ! La beauté du soleil, le retour du matin sous les voiles ténébreux de la nuit,

GEORGES CHAKKOUR

la fleur qui s'incarne dans le fruit, le rameau nu et sec qui reverdit au printemps... tout dans la nature devrait me faire douter du néant définitif. Voilà près de cinq ans que mon frère a disparu ; voilà tantôt sept ans que le Maître bien-aimé vous a quittés, sept ans que je suis orphelin de lui autant que vous, moi l'inconnu ! Et pendant tout ce temps j'ai pensé à lui presque sans arrêt... Ah! Philippe, j'étancherais mille univers de ma soif de lui, et pourtant je ne l'ai vu qu'une seule fois. Quel mystère ! Sa main est demeurée vivante dans la mienne... Sept ans d'amour vague, de soif et d'interrogations... comment t'expliquer, Philippe ?... Si seulement tu savais, cette tranche d'étoffe que Nathanaël m'a remise... là, sur ce même lit où tu es assis en ce moment, combien de larmes muettes elle a séchées. Étrange sensation !... un fil de soie invisible m'emprisonne et me retient otage de l'infini, et je vis comme si un autre cœur battait dans le mien... Écoute Philippe, je vais te confier quelque chose d'intime me concernant. Souvent dans mon rêve, la nuit, quand je suis mélancolique et que Nathanaël me manque, je revois Jésus en songe, m'envelopper de lumière, comme au Temple, et me dire...

– « *Avant trois jours tu me verras à Béthanie !* »

– Oh... mais, Philippe, tu me sidères ! Sais-tu que... Est-ce possible ?! Tu viens de répéter mot à mot la même phrase que j'ai entendue plus d'une fois dans un songe très fort... Mais comment peux-tu la connaître ?

– C'est « Lui » qui m'envoie ! Il sera à Béthanie avant trois jours ! Viens, j'ai à te parler de cela – Jésus ne t'a pas oublié, – il veut te voir. Sortons parler dehors, allons faire une promenade en barque, veux-tu ? Attention, ssshut !... pas un mot à âme qui vive. Absolument personne ne doit savoir ce que je vais t'apprendre tout à l'heure... pas même ton père !

2

... 9 avril 1984...

Depuis ce jour fatal, lundi 9 avril 1984¹, l'idée subite de sa disparition a, certes, mis du temps pour germer en moi ! Et ce n'est que lentement, comme pousse une brindille dans le silence de la terre, que l'impensable est devenu réalité. À mon étonnement, cette plantule malingre et chétive, nourrie à l'ombre redoutable et envahissante de la mort, a fini par donner un arbrisseau plein de fleurs... puis un arbre immense ! Tant que je me demande par quel miracle, ou sans doute ne le sais-je que trop, chaque feuille en chaque branche porte en elle comme un « tableau vivant » de ce passé perdu, que jadis j'ai vécu tantôt en songe, tantôt avec l'impression d'avoir passé en dormant dans le monde des *Mille et Une Nuits*.

¹ Jour de la mort de Docteur Dahesh à Greenwich, ville du Connecticut qui avoisine l'île de Manhattan au nord.

3

... le mystère méditerranéen...

Mon premier souvenir de ces jours de miracles (marqués au coin de la lampe d'Aladin), remonte, autant qu'il m'en souviene, à un jour de vacances au bord de la mer. Ce petit mouchoir bleu, la Méditerranée ! sur laquelle, comme on sait, tant de vastes empires aux vaisseaux fabuleux et aux armées gigantesques ont brodé leur rêve d'un jour. Fleur bleue magique, elle enchante de ses flots presque violets le berceau brisé de tant de religions et de civilisations, jadis prodigieusement riches, et aujourd'hui pourtant extrêmement instables et angoissées, du détroit de Gibraltar aux côtes de la Syrie ! « Une mer peu profonde (sa profondeur moyenne est de 1460 mètres) aux vents assez doux et réguliers, de zone un peu sèche en été, pas trop pluvieuse en hiver, modérément poissonneuse : peuplée de thon, de bonite, de sardine, et d'anchois... » lit-on çà et là de ma Méditerranée : des mots bons pour un manuel de géographie ! Non, vraiment, elles ne me disent rien, ces descriptions.

LA RENCONTRE

Ma Méditerranée à moi a formé de tout temps, et forme encore, grâce aux nombreux ports importants qu'elle abrite depuis les Grecs et les Romains – à son cadre particulièrement favorable au tourisme, et à son sens ardent et redoutable du commerce, – un lien cosmopolite indémaillable entre ses îles, ses caps merveilleux, les pays et les peuples qu'elle baigne. Voilà ce qui me touche de plus près, et est bien plus intéressant à savoir de cette « mer intérieure ». En effet, la mer qui a baigné mon enfance et enchanté ma jeunesse, constitue une sorte de parc de l'Histoire des siècles, attirant sous son ciel antique tout ce qui est nouveau, comme la brebis attire l'agneau par le lait de ses mamelles ou comme des fleuves généreux auxquels elle a donné naissance.

« Connais-toi toi-même... »

« Ôte-toi de mon soleil !... »

« Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.... »

« Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu... »

« Qu'est-ce que la vérité ?... »

Jésus, César, ou Virgile (dont on sait la profonde influence sur toutes les littératures occidentales), mais également Dante, Alexandre le Grand, Sénèque, Socrate, Platon, Saladin ou Napoléon, pour ne citer que ceux qui nous sont les plus familiers, lui sont redevables de quelque chose de leur génie, de leur sagesse ou de leur folie, sinon de beaucoup.

C'est, en réalité, la plus romantique des mers, charriant d'inépuisables paradis dans ses veines ;

GEORGES CHAKKOUR

quoique parfois, un sang de fanatisme héréditaire, contaminé par quelque ruisseau parasite (semant alors bêtement la discorde et perturbant la région), lui monte à la tête et fait éternuer ses falaises.

Mais quel Éden n'a pas son paradoxe !

N'est-ce pas Dieu lui-même qui a créé le ver et, avec lui, son droit de cité dans le fruit ? Enfin sous quel rosier ne voit-on pas un serpent ?

Passionnée et libérale, étudiante ingénue de ce monde complexe dont elle fut jadis la mère, je ne l'adore pas moins pour avoir enchanté mon enfance dans ses bras. Outre cela, c'est le plus vaste des bassins, et non la moins belle des mers continentales. Gracieuse, hospitalière et désinvolte, elle berce au rythme de son melting-pot indolent trois splendides continents, aux rivages extrêmement variés de coutumes et de mœurs, de langues, de goûts et de styles de vie. Insaisissable presque comme un parfum d'oiseau qui, n'ayant au fond que le ciel pour Dieu, sa conscience pour guide, un rocher pour Patrie et la recherche du bonheur pour loi, d'une aile elle frôle l'Europe et l'Asie, de l'autre, l'Afrique... La Méditerranée !

C'est là, en ce coin de terre marquée par l'Histoire, où chaque île, chaque pays, chaque ville et parfois chaque coin de village porte encore son remarquable cachet d'originalité ; au cœur de ces rivages probablement les plus sacrés de l'homme – ses rêves confrontés à ses angoisses, ses monuments jadis si glorieux, ses plaines vertes et ses déserts légendaires, ses doux vallons truffés de clochers et de minarets, ses pins parasols où bat le chant monotone et strident de la cigale, – au milieu de ses figuiers, ses vignes et ses bois d'oliviers où tant de prophètes, de conquérants, de philosophes et de poètes ont laissé leurs traces fabuleuses, leur mythe et leurs ruines... qu'est né, a aimé,

LA RENCONTRE

vécu et souffert ce « prophète apatride » chassé de son pays à cause de son amour de la liberté !

Dahesh ! Un homme qui n'était d'aucun pays, dit la légende ; car au fond de son cœur, Dahesh se considérait de tous les pays du monde. C'est vrai au fond, car que sont les frontières sinon une invention puérile et nécessaire ! Mais en tant que citoyen libanais, injustement déchu de sa nationalité par le gouvernement, il nous a appris à lutter pour notre droit à la liberté de conscience et d'expression – ce droit sacré que Dieu nous a donné de penser, respirer, parler, écrire et nous exprimer librement, – ralliant à son étendard tous les exclus et les apatrides de l'obscurantisme religieux et du despotisme social qui désolent le Proche-Orient. « Je t'aime, ô liberté, ma patrie, je t'aime et souhaiterais vivre dans ton sein, jusqu'au jour où Dieu accorderait à l'Orient ce bonheur sublime dont Il t'a si généreusement comblé, » écrit-il dans « Mémoires d'un Dinar ». Un aspect de la ville de New York l'avait vivement impressionné : cette extraordinaire liberté de pensée, contrastant étrangement avec les chaînes qui entravent la région syrienne, et « où le plus misérable d'entre les misérables est l'égal des plus hauts personnages, » ajoute-t-il. « En effet, tous s'y expriment avec la même autorité, et la même indépendance. Point de seigneurs, point d'esclaves dans ce pays du Dollar, » note-t-il en louange à l'esprit américain. « Quant aux journaux, » s'émerveille-t-il encore : « Il n'est aucun sujet dont ils ne s'emparent avidement, n'analysent et ne dissèquent à la loupe. Ils critiquent ouvertement les maîtres de l'heure, relevant toutes leurs erreurs, jusqu'à leurs moindres négligences. » Le plus singulier, conclut-il avec admiration, « c'est que la personnalité politique attaquée dans la presse modifie sa conduite sans protestation. Elle remercie même celui qui la met en

GEORGES CHAKKOUR

mesure de rectifier une faute à son avantage et à l'avantage du public. »

Ces mots dirigés contre les faussaires de la démocratie arabe, et d'autres dans d'autres analyses semblables, n'étaient pas pour plaire au Gouvernement libanais. Aussi Dahesh fut-il broyé de la manière la plus cruelle par l'appareil judiciaire de son pays, sans que personne ne prît sa défense, en dehors d'une poignée d'hommes, et notamment une femme de lettres de langue française, Madame Marie Hadad... « une enfant des écoles chrétiennes de Beyrouth. » Laquelle, seule, a osé briser les règles de l'assujettissement de son sexe afin de sauver du tabou de nos préjugés orientaux un homme innocent aux yeux des hommes, de sa conscience et de Dieu, « comme aucun gladiateur de la langue arabe n'a osé, de son style brillant, son éloquence creuse et tapageuse, » défendre une cause, réprimer un abus ou dévoiler une injustice. « C'est vrai qu'elle s'est ensanglantée les mains en osant la première casser les vitres du pouvoir, » a écrit d'elle un admirateur, lui-même journaliste, « mais de chaque morceau tombé s'est envolé un poème qui fera éternellement honte au Liban ». L'homme, dis-je, le plus fascinant et le plus controversé de son siècle, chanté et vénéré par les uns, raillé et combattu par les autres, et cependant le moins connu des enfants de sa génération, fut broyé de la manière la plus atroce sous l'appareil judiciaire de son pays, comme jamais auparavant sur la Terre ne devait être aimé et haï un homme depuis Jésus.

Ma Méditerranée à moi !

4

*... du temps où j'étais encore une goutte
de rosée dans le limon de la terre...*

Quelquefois je m'imagine que je suis encore au bord de la mer, avec mon frère Chucry, et que je l'entends pour la première fois prononcer le nom de celui qui allait bientôt bouleverser ma vie.

La scène est encore vivante sous mes yeux.

Un soleil ardent faisait miroiter le tapis bleu de la mer. Nous venions de sortir de l'eau, et le sel de la dernière vague séchait sur nos épaules. Des amis d'école étaient là, tous jeunes comme nous, et la conversation mouillait nos lèvres au vin doux des vacances. De la « crise de Cuba », qui opposait alors le jeune Président américain au vieux Chef du Kremlin, elle roula de son trot jovial sur la vie estudiantine ; puis glissa doucement sur le séjour de mon frère à Paris. Paris ! la ville au halo d'or que je découvrais pour la première fois à travers le regard de mon frère – Notre Dame de Paris, les Champs-Élysées, Montmartre, les Invalides, le célèbre Quartier Latin, les bouquinistes au bord de la Seine, – d'où mon frère était revenu, en ce mois d'août 1962, passer ses vacances d'été en famille. Le voici, hésitant un peu, qui

GEORGES CHAKKOUR

demande à un de ses camarades de classe si le nom du « Docteur Dahesh » lui était connu.

C'était la première fois que j'entendais son nom !

J'ai beau fouiller dans les Écritures, les romans et les œuvres de fiction à la recherche d'un exemple qui pût entrer en parallèle avec l'effet étrange que cela me fit, je n'en ai trouvé aucun. Et pour cause ! Peut-on expliquer la fascination d'un nom ou d'une ville qu'on « croit » découvrir pour la première fois ? Sans doute pas. Toujours est-il que moi, j'en fus vivement troublé ; au point de me sentir propulsé dans une nouvelle dimension. J'eus beau alors me débattre contre un sentiment de « souvenir retrouvé », chercher à élucider la cause mystérieuse de ce qui m'avait frappé comme une « réminiscence du passé », ce fut en vain ! Plus de trente ans se sont écoulés depuis ce jour au bord de la mer, je n'ai pas pu encore oublier la saveur bizarre et chaleureuse, et pourtant si mélancolique de cet instant. Non, certes, de ma vie je n'en oublierai le goût. Mais comment le définir ? Comment expliquer ce qui n'a duré qu'un moment plus rapide que l'éclair ? Quelque chose s'était passé en moi, je ne sais quoi de familier mêlé à un souvenir vague et lointain. Cela me bouleversa comme si, obéissant à une force occulte, un rayon de soleil eût soudain glissé son burin dedans ma poitrine pour y graver son nom en lettres de feu – liant dès cet instant ma vie à la sienne. Je me sentis enveloppé de lumière comme si un spectre eût, tout à coup, jeté sur mes épaules une étoffe de brume douce et chaude, tachée de parfum, de sang et de poussière. Enfin je ne sais quoi de délicieux, de pénible et de salé comme la mer, m'envahit : « Ne crains point, encore un peu tu me verras... » Une présence indéfinissable, ayant coulé ses beaux doigts dans les miens, avait chuchoté à mon oreille

LA RENCONTRE

ces mots vagues, avant de s'évanouir dans le bleu du firmament à coups d'ailes de goéland.

« Encore un peu tu me verras... »

Je suppose qu'au fond de toute âme dort assoupi, écrit en lettres invisibles, le symbole d'un mystère intime – plus puissant que la vie et la mort. Une figure, un mot, un sourire, ou une scène érodée d'une autre vie qui marquent encore de leur empreinte nos gènes ! Je ne sais quel signe cabalistique, tracé d'une encre sympathique, avec la légèreté d'un vol de libellule parmi les roses et, cependant, plus intense qu'une vive flamme. Le destin nous l'a caché là (telle une lumière endormie au fond d'un tabernacle), afin de nous servir le moment venu de guide vers notre lot de bonheur. Une vérité profonde déguisée sous la forme d'un frère, d'un ami d'école, ou peut-être simplement d'un livre qu'on ouvre un jour par hasard chez un libraire. Je ne sais, en un mot, quel mystère jouissant d'affinités providentielles avec nous ! Sa trace voilée n'apparaît avec évidence que sous le frottement d'un agent révélateur puissant. Alors intense et savoureux en est le moment qui le libère – étrange et incompréhensible – comme les rêves d'un vieux détenu à qui on vient de promettre la liberté. Sa joie, encore pleine d'incertitudes, éclate à lui briser le cœur, emportant son imagination dans des courses folles vers les heures vivantes, la famille, le travail, une longue promenade au soleil...

Ainsi en fut-il de moi !

Un nom, un visage, une promesse – je ne sais quoi de suave et de troublant qui aurait eu la saveur d'un miel butiné à des fleurs sauvages de mal et de nuit – m'avait saisi d'un singulier frisson. Un regard de jeune fille –

GEORGES CHAKKOUR

flottant dans ma coupe comme des pétales de rose sur l'eau – le front tout ruisselant du vin de sa chevelure – au moment de la soulever pour boire – prit corps et écrasa ses lèvres ardentes contre les miennes. C'est ainsi du moins aujourd'hui qu'il m'arrive de revivre l'étrange sensation de délices, pleine d'inquiétude aimée, qui me saisit à peine le nom de Dahesh heurta mon cœur. Quelque bon et mystérieux génie, il n'y a pas de doute, piquant ma curiosité et la secouant comme une branche d'arbre, s'amusait à me tourmenter de la sorte. Et tout comme si mes pensées étaient un jouet entre ses mains, me les déroulait les unes après les autres en d'étranges arabesques et mirages.

Un bon quart de siècle s'est écoulé (mais qu'est-ce que le Temps ?) le goût de cette scène au bord de la mer est resté intact dans mes souvenirs, marquant chaque jour, chaque heure, et presque chaque minute qui passe, d'une ineffable nostalgie pour ce temps de mon adolescence. Aussi passagère que fut l'émotion qui m'avait alors saisi, n'ayant duré qu'un bref instant, aucune clarté n'a réussi à en diluer l'illusion. Un instant ? Mais que ne peut générer de sensations la magie d'un tel instant ! La vie toute entière, du berceau à la tombe, n'est-elle pas le fruit d'un instant pareil dans les ténèbres infinies du corps ?

Il me suffit d'y songer, assis au bord de l'océan, le sel d'une vague séchant sur mes épaules hâlées, – telle une Madeleine de Proust, à qui il suffisait d'en goûter un petit morceau trempé dans du thé, pour retrouver brusquement tout Combray – pour retrouver, moi, ces belles années à jamais mortes et perdues. Non, rien ne meurt, tout est à portée de la main : le Temps, l'Espace et l'Univers sont enfermés dans la pensée qui les remue comme un embrun d'étoiles dans la nuit. Ainsi de nos

LA RENCONTRE

réincarnations ! Chaque cellule du nouveau corps conserve en elle, à différentes échelles, un léger souvenir des différents corps qu'elle a habités, et de l'âme qui y garde son caractéristique parfum de passions. « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis ! » Étrange phénomène dont le premier bourgeon me troubla d'une joie impossible à décrire. L'heure, l'heure ensorceleuse et printanière – ce que les Anciens nommaient « palingénésie » est intérieur comme tout mirage ou réalité : « Le Royaume de Dieu est dans votre cœur » a également dit le Seigneur – ainsi me semble-t-il à présent, était venue pour moi de tendre la main et de cueillir un fruit de l'Arbre défendu, de tout temps mon Éden et mon Serpent, bien avant la Genèse... du temps où j'étais encore une goutte de rosée dans le limon de la Terre !

Oui, quel mystère que le Daheshisme.

*

5

... si tous les hasards d'une existence...

Vous auriez dit un scarabée d'or, surgi du néant, et qui se balançait sous nos yeux suspendu à un rayon de soleil. Ou quelque lapin de garenne lâché parmi les nageurs. Ou encore, comme dans un conte de Perrault, une sardine merveilleuse attelée à un vaisseau enchanteur – sillonnant à pleines voiles les flots de la Méditerranée. Ah, mon Dieu ! quelle électricité enfantine soudain. Comme si Chucry venait d'évoquer un être mythique moitié Ange, moitié Lucifer. Docteur Dahesh ?! Et pourquoi pas Nabuchodonosor, tant qu'il y était ?

Sa question étonna beaucoup nos amis, et leur réaction inattendue me surprit encore bien davantage. Elle donna lieu à une sarabande de visages et d'avis si divers, comiques et contradictoires que j'en ai peu vu de pareille dans une causerie entre copains.

L'un d'eux empoignant ce lapin merveilleux par les oreilles, d'un geste large faisant taire leur charivari, commença par déconseiller à mon frère de s'adresser directement à Dahesh. Un autre, d'une voix terrifiée, lui

LA RENCONTRE

suggéra de contacter plutôt Maître Edouard Noun', et qui était alors un des cinq ou six disciples les plus proches de Dahesh. Puis se ravisant après un moment d'hésitation, il cita le nom de Georges Khabsa.

« Docteur Georges Khabsa, le dermatologue ? » demanda fort surpris mon frère.

« Lui-même, pourquoi ? Tu le connais ? »

« Non, pas lui personnellement, mais je connais l'aînée de ses deux filles, Thérèse. Ah ça, mon vieux, en voilà une belle surprise. Figure-toi, nous fréquentions le même cours à l'ALBA¹, et pas une seule fois elle n'a daigné faire allusion au Docteur Dahesh devant moi. »

« Une épingle dans une botte de foin, voilà ce que tu cherches vraiment, mon Chucry ! » fit un troisième en caressant du regard une jeune baigneuse en train de s'essuyer les cheveux au soleil.

« Pas dans une *botte* de foin, espèce d'idiot ! mais une *meule* de foin, » interrompit calmement sa méditation esthétique un nouveau.

« Botte, meule, râtelier, comme tu veux, l'ami. Mais c'est dans beaucoup, beaucoup de foin qu'il cherche son Dahesh, » reprit l'autre sans nullement se désespérer.

« Eh, les gars ! un peu plus de sérieux s'il vous plaît. On n'est pas en classe ici, » intervint le premier.

« Foin toi-même ! »

« Botte sans foin ! »

« Idiot sans début ni fin ! »

« Sabot à plein temps ! »

« Plein ta gueule mon brave ! »

« Après toi, je t'en prie ! »

« Après moi, le déluge ! »

Botte, sabot, jojo. Ah non ! ce n'était pas drôle du tout. « Quelle macédoine ! » me dis-je, vivement intrigué par ce qui se passait autour de moi. Alors que celui-ci

¹ Académie libanaise des Beaux-Arts.

GEORGES CHAKKOUR

donnait son petit avis, cet autre un autre, une longue tirade ornée d'attaques et de ripostes en moulinet, rebondissante de boutades en calembours, honora la curiosité de mon frère des plus belles trouvailles de la langue écolière de chez nous.

« Un grain de sable au sein des vagues, » ironisa plus poétiquement encore un nouveau garçon ; et il cligna de l'œil vers une jeune blonde qui sortait de la piscine avec la nonchalance élastique d'une tigresse.

« Je voudrais bien être ce grain de sable perdu dans ce sein-là, » me sourit son voisin d'un air entendu.

« Allons donc ! le Docteur Dahesh serait-il à ce point inaccessible ? » s'étonna mon frère, de plus en plus surpris par leurs réactions.

Quelqu'un enfin, ayant obtenu un silence qui ne présageait rien de bon :

« Le plus court chemin à Dahesh, c'est le cimetière du coin, » dit-il calmement en désignant du menton le petit dortoir marin situé à la sortie du Bain. Et, très plaisamment, les lunettes de soleil daignèrent s'expliquer. « Mes chers petits, » fit-il en imitant la voix rocailleuse d'un de nos vieux professeurs d'histoire (et dont, je me souviens, il était absolument à mourir de rire quand il l'imitait), « le Docteur Dahesh n'est plus de ce monde. Je vous flanque tous un zéro en histoire : il a été fusillé en Azerbaïdjan ! Si je me rappelle bien c'était en l'an de grâce 1946 ou 47... Et même que son corps, criblé de balles, avait disparu dit-on au moment où on allait le balancer dans la fosse, sans laisser plus de trace que Merlin l'enchanteur. »

Merlin l'enchanteur ?! Et de nous expliquer – cette fois en lâchant sa petite voix de chèvre – que l'exécution de Dahesh avait eu lieu au temps de Béchara el-Khoury, « dont la médiocrité politique, » dit-il en pointant du doigt vers le ciel d'un geste pédant, « était le secret d'État le mieux gardé par ses ministres ».

LA RENCONTRE

« Mon père m'a souvent raconté de drôles de choses à son sujet, » reprit-il – mais cette fois en baissant la voix, et presque en chuchotant. « Il affirmait que ce Dahesh pouvait multiplier les objets à sa fantaisie, s'évaporer dans l'air telle une bulle d'écume puis réapparaître, à l'instant même, où il le souhaitait. Que Dahesh était capable de transmuter en or fin un vulgaire morceau de bois... rien qu'en vous le frottant entre ses doigts. Mais voilà, tout cela est bel est bien fini... Ton seul chemin à Dahesh, mon cher Chucry, » reprit-il après une courte pause, « c'est dans un corbillard, ha, ha, ha... ! Car, comme a dit un Ancien : *Seule la Mort connaît le seuil des morts !* À moins que tu ne recoures à un médium habile dans l'art de faire tourner les tables... Ce qui d'ailleurs évitera à ta famille les frais d'un cercueil. »

Puis tournant la tête vers moi, qui l'admirais avec stupéfaction, il jongla avec je ne sais quel dicton :

« À la table des morts les esprits se passent de bière. »

Il était vraiment macabre, ce type-là.

Mais alors qu'il riait aux éclats, se tapant la cuisse tel un bossu – apparemment fort satisfait de sa dernière boutade, – son gros chapeau de paille vola brusquement rejoindre les nuages. Frttt... plus qu'une hirondelle !

« Mais non ! ne dis pas de bêtises... Bouffon que tu es ! Dahesh vit toujours. Je connais des gens dans notre quartier qui lui ont rendu visite tout juste le mois dernier.

– Et puis après ?... C'est peut-être bien un autre qui lui a volé son pseudonyme. As-tu songé à cela ? » plaidait-il en allant ramasser lunettes et chapeau.

« Pseudonyme toi-même ! C'est où que tu vas dénicher tes sornettes de fripier, toi ?

– Dans la barbe de Noé... » s'esclaffa à l'unisson tout le groupe, et à ma totale joie. Comme s'ils avaient épié cette dernière question sur les lèvres de leur camarade, avant de flanquer au visage du rigolo ce beau

GEORGES CHAKKOUR

seau d'écolier plein d'éclats de rires et de glaçons. Ils se taquinèrent comme au préau, à l'heure de la récréation de midi, et, au milieu de leurs rires fort innocents ma foi, à chaque fois que l'un ou l'autre prononçait le nom de Dahesh, le même trouble étrange revenait me saisir aux entrailles.

« Le plus court chemin à Dahesh... »

« Médium... tables tournantes... »

« Merlin l'enchanteur... »

« Mort fusillé en Azerbaïdjan... »

Dahesh mort ?! Dahesh vivant ?! Dahesh abattu par une peloton d'exécution en Azerbaïdjan ?! Dahesh nécromant ?! Tables tournantes, alchimie et magie... Des morceaux de bois métamorphosés en or ? Est-ce vraiment possible ?! Alors quoi ? Tout cela, et une foule d'autres questions encore, se mirent à bourdonner dans ma tête ainsi qu'une guêpe enfermée sous un verre retourné. « Mais qui peut-il bien être ce mystérieux Docteur Dahesh ? » pensais-je en moi-même.

Je finis par être en proie à la folle impression d'avoir, déjà, entendu parler de cet homme quelque part dans mon passé. Mais où, quand ? Comment et par qui ? Probablement dans mon enfance la plus reculée ! À l'école peut-être ? Non ce n'est pas possible ! Sans doute ai-je lu son nom dans quelque ancienne revue. Mais alors d'où vient que tout souvenir s'en échappe ?

Égaré dans ces perspectives confuses et fort vagues, pouvais-je mon cher Daniel remonter comme l'alouette vers ce temps lointain à Béthanie ? Me glisser comme un chat à travers les barrières du Temps et atteindre ce qui m'intriguait ? En fait, je grillais d'être enfin seul avec Chucry pour le lui demander et en avoir le cœur net depuis que, sous l'effet de leurs plaisanteries, la tiède curiosité que j'avais de Dahesh, toute accidentelle, s'était muée en une ardente impatience de le connaître.

Il faisait chaud.

LA RENCONTRE

Je fis un plongeon dans la piscine et, lentement, revins m'étendre sous le grand parasol, les pieds au soleil, puis je repris ma lecture. De leur joute écolière, des lambeaux de phrases dispersées par le chant des vagues et les cris des nageurs, venaient parfois choir sur la page de mon bouquin où, je me souviens, une paillette de soleil créait une tache d'or, énervante !

« Mais non, ne racontes pas de bêtises, c'est lui qui a rendu fou le Président de la République... la preuve c'est que... »

« ... Magda Hadad, la nièce de Laure el-Khoury, elle s'est donné la mort en se logeant une balle dans la tête... »

« ... Un drame horrible qui a fait couler beaucoup d'encre dans la presse... »

Chucry, lui sans plus dire un mot, les écoutait tout égaré ma foi. Cependant, prenant son parti, il ramassait leurs propos comme un clochard cueille du bout des doigts (avec ce plaisir plein de charme qui fait briller le regard devant une belle trouvaille), des vieux mégots éparpillés sous le pas indifférent des passants. Et que pouvait bien peser pour de jeunes étudiants sa quête du Graal ? Pas plus que cette coccinelle collée tenacement à ma page, ornée telle une pierre précieuse de taches bleues, rouges et vertes.

Je ne lui connaissais pas un tel air sérieux, mon beau Chucry !

Miracles divins pour les uns, pures bêtises pour les autres, que lui importait au fond leurs sarcasmes ou leurs opinions ? Un mendiant n'a pas le choix... Il prit donc leur avis sans les prendre au sérieux, et, comme dit La Fontaine : « De tout ce qu'on lui donna, il ne prit que ce qu'il lui plut. » Toujours est-il que ce fut ainsi, grâce à Chucry, mon frère aîné de quatre ans, que j'ai entendu parler du Docteur Dahesh la première fois. C'était en août 1962, lors d'une baignade avec lui au Bain Français,

GEORGES CHAKKOUR

environ un an après que j'eus abandonné mes études secondaires pour le CNSM (le Conservatoire National Supérieur de Musique), dit également le Conservatoire National de Beyrouth.

Ô chers souvenirs, je vous ai souvent visités et en vain essayé de fixer votre fuyante image. Qu'est-ce que la mémoire sinon, comme dit Ernest Renan, que je lisais à cette époque, « un imperceptible trait du sillon que chacun de nous laisse au sein de l'infini ». Échos d'un passé à jamais mort, vos banalités ont longtemps dormi dans mes cordes, jusqu'au jour où cet Étranger, ce merveilleux Musicien des ténèbres, vous eût transformés en musique et en poésie. En écrivant ces lignes, je revois encore Chucry comme si cela s'était passé hier, une mélancolie sans nom, dont j'étais seul à en deviner l'expression, lui troublant les traits du visage, habituellement serein, doux et souriant. Qui, un jour ou l'autre parmi nous, n'a pas été hanté par de tels pressentiments cachés au fond de ses premiers rêves d'adolescent : l'existence de quelque trésor caché sous le sol qu'il foulait ? Ou en soi : celui de l'âme ? Une vérité, un but qui nous tente, ou un amour qui nous arrachât aux banalités quotidiennes de la vie. Ce trésor impérissable de l'âme dont parle Jésus, caché derrière les sept murs invisibles de l'inconnu, Chucry allait le découvrir bien avant moi et mes autres frères.

Souvent même je me suis demandé si nous aurions connu cet homme merveilleux, mes trois frères et moi, et si aujourd'hui je serais en train de rédiger ces pages sans lui ? Sans doute, mais alors de quel goût auraient été nos chemins respectifs ? Si tous les hasards d'une existence mènent au même port final, quoiqu'on fasse, la toile d'horizon qui en dessine les souvenirs est loin d'épouser la même maille, nourrir la même joie, la même douleur qui en font la parure essentielle. Notre voyage l'enrobe de ses couleurs intimes, de tous les paysages

LA RENCONTRE

morts et vécus, découverts et perdus en chemin. Les sentiers de la foi diffèrent comme les vins d'une cave : si tous mènent à un Dieu unique et universel, ils sont loin d'avoir le même goût et d'offrir le même bouquet. Ceux qui nous enchantent le mieux par leur saveur, ne sont-ils pas une longue histoire d'amour entre le vigneron, le soleil et la vigne ? Cependant, quelle liqueur mieux que la soif illumine le verre, s'empare de l'âme et enivre le cœur ? Voilà pourquoi, souvent, de malheureux exclus préfèrent une goutte de poison à tous les vins capiteux de la vie. Nos pas embellissent la fontaine...

*